

La souffrance au travail
dans les métiers de la
Formation - Recherche – Intervention
Journée d'étude RIFT du 8 juin 2012

Atelier 1 - Le « beau métier »

Animation : Caroline Dayer & Laurence Seferdjeli

Dans le cadre du suivi de ce que l'on nomme les risques psychosociaux, un indicateur a progressivement gagné en pertinence : celui de la « qualité empêchée ». Ce que vise cet indicateur est l'impossibilité, exprimée unanimement comme une souffrance, de bien faire son travail. Dans un contexte où le « désir de métier », selon l'expression de Florence Osty, est devenu une affirmation de grande ampleur, nous cherchons à comprendre ce qui fait le contenu du « beau métier » dans les domaines de la formation, de la recherche et de l'intervention.

Nous interrogeons ainsi les tensions qui surgissent lorsque le beau métier se perd, étouffe ou n'est plus réalisable. De quoi ces tensions sont-elles faites et quelles formes prennent-elles ? Quelles sont les conditions qui favorisent ou entravent l'activité professionnelle dans ces situations ?

A partir d'exemples concrets, nous nous centrons plus particulièrement sur les processus de survisibilisation et d'invisibilisation dans l'univers de la formation supérieure ; sur les nouvelles injonctions et leurs conséquences ; sur la segmentation du travail ; sur la fracture des collectifs ; sur la fragmentation des temporalités ; sur la standardisation des savoirs.

Nous nous penchons sur les conflits identitaires et sur la transformation de ces métiers, autant d'un point de vue institutionnel que personnel. Nous nous attachons à dégager la façon dont les personnes tentent de préserver ce qu'elles appellent le beau métier et de se préserver elles-mêmes.

Atelier 2 - Le plaisir de s'exploiter

Animation : Héloïse Rougemont & Laurence Ossipow

Eprouve-t-on du plaisir au travail ? Radio France a récemment réalisé une grande enquête auprès de ses auditeurs sur le thème *Quel travail voulons-nous ?* Les résultats ont été présentés lors d'une journée thématique en janvier 2012. Selon cette enquête, 55% des répondant·e·s se déclarent « content·e·s d'aller travailler le matin ». Devant ce pourcentage somme toute rassurant, il convient de se demander ce qui est mis derrière les mots et dans quels rapports se conçoivent souffrance et plaisir.

Le plaisir constituerait-il un moment fugace dont l'existence n'est rendue possible qu'en contraste avec la souffrance ? Le travail engendre-t-il davantage de souffrances aujourd'hui

La souffrance au travail

dans les métiers de la Formation - Recherche – Intervention

Journée d'étude RIFT du 8 juin 2012

qu'hier ? Comment les travailleuses et les travailleurs s'expriment-ils par rapport à leur plaisir et difficultés dans le travail ? Le plaisir et la souffrance ne sont-ils pas des affaires de ressenti individuel, privé ? A quelle aune les évaluer alors ? Peut-on les porter au débat public ?

Sans vouloir établir une analyse exhaustive des représentations du travail dans les métiers de la formation et de la recherche, on peut néanmoins chercher à saisir quelques-unes des dimensions qui limitent ou amplifient le plaisir au travail. La fameuse liberté des formateurs·trices, chercheur·e·s, le sentiment de travailler pour soi (même si leur activité est souvent collective et au service de la Cité), participent-ils de ce plaisir, notamment si l'on songe à celles et ceux qui n'ont que peu de marge de manœuvre dans leur labeur quotidien ? Les formes de reconnaissance et de rejet que favorisent les métiers de la formation et de la recherche (reconnaissance/mépris des étudiant·e·s ; concurrence, dé/valorisation des pairs dans le champ académique) sont-elles/ils liés à la souffrance et au plaisir au travail ?

Dans ces métiers, nous nous auto-exploitions volontiers, travaillant bien au-delà des heures pour lesquelles nous sommes financé·e·s ; recueillant une bonne partie de la matière nécessaire (la lecture par exemple) à l'enseignement, la recherche et l'intervention le soir, le week-end et pendant nos vacances ; participant à la production de documents divers, procès verbaux, synthèses, articles ou rédaction d'ouvrages bien après les délais de finalisation des projets, donc encore une fois *gratis pro deo* tout en étant généralement déjà réengagé·e·s sur d'autres projets, occupé·e·s à penser dans les moments les plus inattendus à nos travaux (c'est-à-dire peinant à établir une frontière nette entre travail, sociabilité et loisirs). Ces formes d'auto-exploitation sont en outre très souvent mises en œuvre dans des situations précaires, sans garantie d'obtenir un poste stabilisé. Les nouveaux modes d'organisation et de gouvernance favorisent par ailleurs la communication et la collégialité (qu'elle ne soit qu'apparente ou effective), donnant parfois une sensation ambiguë de toute puissance et de vertige. L'accroissement quantitatif des circulaires, de coups de téléphone, emails, réunions qui nous submergent nous donne des impressions contrastées d'indispensabilité et de solitude. Enseignement, suivi d'étudiant·e·s ou de stagiaires, réalisation de recherches, publications en tous genres : la diversification de nos activités donne l'exaltante sensation d'être un·e chef·fe d'orchestre qui coordonne brillamment son œuvre, en accordant une myriade d'instruments. Mais a-t-on vraiment le temps et la liberté de travailler à une musique d'envergure ou doit-on se contenter de charmantes piécettes parfois inutiles ?

A partir de témoignages des professionnel·le·s des métiers de la formation et de la recherche à différents moments de leur parcours et carrière, nous aimerions réfléchir ensemble sur le plaisir que nous associons à notre activité au sens large et sur le prix que nous sommes disposés à payer pour l'atteindre.

Atelier 3 - Les relations Nord-Sud dans la formation et la recherche

Animation : Maryvonne Charmillot & Dominique Rossier

Les tendances globalisantes créent la fiction d'une démocratisation dans les rapports universalisés concernant la production des connaissances. Face au marché international du travail scientifique, étudiant-e-s, enseignant-e-s et chercheur-e-s des pays du Sud et des pays du Nord sont rarement sur un pied d'égalité. Comment se manifestent et sont vécues ces inégalités ? Comment les réduire ?

Si les tendances globalisantes des dernières décennies, comme la massification des communications électroniques et la diffusion des savoirs à travers internet, ont probablement généré ou renforcé les collaborations entre chercheurs de pays éloignés, elles ont également créé la fiction d'une « démocratisation » dans les rapports universalisés en ce qui concerne la production des connaissances. Fiction, car de nombreux pays ont peu, voire aucune influence sur l'agenda scientifique au niveau mondial ; autrement dit, les thématiques sur lesquelles travaillent les chercheurs de ces pays sont définies ailleurs et sont inadéquates vis-à-vis des problèmes sociaux et économiques locaux. Fiction, car les nouvelles formes de définition des politiques et du financement de la recherche laissent en marge les communautés scientifiques qui n'ont pas d'instruments financiers suffisamment forts pour acquérir une place sur la scène scientifique internationale.

Dans cet atelier, nous traitons cette problématique des inégalités Nord-Sud face à l'accès aux savoirs et à la production des connaissances à travers l'expérience d'étudiants, de doctorants, d'enseignants, de chercheurs confrontés dans leurs activités aux contraintes de la division internationale du travail scientifique. Les exemples illustrent, entre autres, des partenariats scientifiques, des parcours d'études individuels, des contextes d'enseignement, des conditions de recherche.